

INJEP NOTES & RAPPORTS

RAPPORT D'ÉTUDE

■ **Octobre 2020**

■ INJEPR-2020/10

Goûts, pratiques et usages culturels des jeunes en milieu populaire

AUTEUR·ES

- Sous la direction de Chantal DAHAN,
et Christine DÉTREZ
- Avec la collaboration de Marlène BOUVET,
Emmanuelle GUITTET, Tomas LEGON et
Clémence PERRONNET,

Goûts, pratiques et usages culturels des jeunes en milieu populaire

Sous la direction de :

*Chantal Dahan, chargée d'études et de recherche à l'INJEP
et Christine Détrez professeure des universités en sociologie à l'ENS,
directrice du laboratoire Max-Weber*

avec la collaboration de :

*Marlène Bouvet, doctorante en sociologie,
Emmanuelle Guittet, chargée de recherche au LabEX ICCA et chercheuse
associée au CERLIS,
Tomas Legon, docteur en sociologie de l'EHESS
Clémence Perronnet, sociologue, maîtresse de conférences en sciences de
l'éducation à l'université catholique de l'Ouest*

Pour citer ce document

Dahan C., Détrez C. (dir.), Bouvet M., Guittet E., Legon T., Perronnet C., *Goût, pratiques et usages culturels des jeunes en milieu populaire*, INJEP Notes & rapports/Rapport d'étude.

ACCES AU RAPPORT COMPLET:

https://injep.fr/wp-content/uploads/2020/10/rapport-2020-10-Culture_jeunes_pop.pdf

CONCLUSION GÉNÉRALE

217

Les univers culturels des ados dans les quartiers « politique de la ville » : bilan des trois terrains

217

Une pratique sportive intense dépendante de l'offre municipale informelle	217
La musique unifie les mœurs	217
Des lectures « à soi » bien peu légitimes	218
Netflix et YouTube, plateformes reines de la consommation audiovisuelle	218
Appropriation des pratiques créatives numérique mais distance aux institutions artistiques légitimes	219
« Sortir » en quartier politique de la ville : virées locales et rêves d'adrénaline	219

Les instances de socialisation

220

L'imprégnation des goûts familiaux	220
L'initiation aux goûts par la fratrie	222
Les pairs et la diffusion de normes	223
L'école, le lieu de résistance et des découvertes	224
Des médias omniprésents	225
Conclusion	226

BIBLIOGRAPHIE

229

Le rapport complet (235 pages) est téléchargeable:

<https://injep.fr/publication/gouts-pratiques-et-usages-culturels-des-jeunes-en-milieu-populaire/>

Conclusion générale

Les univers culturels des ados dans les quartiers « politique de la ville » : bilan des trois terrains¹

Au fil de ce rapport, l'analyse des univers culturels des adolescent·es des classes populaires a été menée pour les 3 terrains enquêtés dans cette recherche – Bourgoin-Jallieu, Villejuif et Dammarie-Les-Lys. Pour chacun d'entre eux, nous avons exploré 6 catégories de pratiques : le sport, les médias audiovisuels, la musique, la lecture, les pratiques artistiques et créatives et les sorties culturelles. Les quelques pages qui suivent visent à faire le bilan de ces analyses pour dégager ce qui est commun aux jeunes des trois villes. Elles reposent sur le traitement de 72 entretiens menés avec 30 garçons et 42 filles de 15 ans en moyenne ; 32 jeunes de Bourgoin-Jallieu, 20 de Villejuif et 20 de Dammarie-Les-Lys. L'approche comparative montre qu'en dehors des effets de quelques institutions culturelles locales (club d'arts martiaux à Bourgoin, salle de musique à Dammarie...), on n'observe pas de différences marquées entre les trois terrains. Où qu'ils se trouvent, les quartiers « politiques de la ville » (QPV) semblent ainsi produire des conditions de vie communes pour les jeunes qui les habitent.

Une pratique sportive intense dépendante de l'offre municipale informelle

Chez les adolescent·es des QPV, la pratique sportive est intense et largement répandue : 1/3 des jeunes rencontré·es pratiquent en club. Cependant, **l'enquête confirme la désinstitutionnalisation des pratiques avec l'avancée en âge,** puisque l'activité sportive encadrée concerne davantage les collégien·nes que les lycéen·ne·s. Les sports à l'honneur sont le football (21 jeune sur 72) suivi par les sports de combat (8) et la course à pied (8).

Pour les 3 terrains, les entretiens montrent que les jeunes investissent beaucoup les espaces urbains aménagés par les municipalités : stades, *city stades*, zones de *street work out*... Ces aménagements rencontrent un grand succès y compris chez les plus âgé·e·s qui sont nombreux à appeler de leurs vœux la création d'espaces supplémentaires dans leurs quartiers. À l'inverse des équipements sportifs municipaux, **les structures scolaires sont peu investies. S'ils attirent les jeunes des classes moyennes et favorisées, les clubs sportifs des collèges et lycées peinent à intéresser les ados des classes populaires.**

La musique unifie les mœurs

L'écoute de musique apparaît comme une pratique centrale des jeunes populaires, et la seule capable de « réunir tout le monde » autour de goûts et modalités communes. Au cœur de ce consensus musical, le rap domine et structure les goûts. En effet, si beaucoup d'ados affichent un certain éclectisme (on écoute « *de tout* » et on ne rejette aucun genre musical), c'est bien le rap qui concentre la quasi-totalité des consommations effectives en étant le genre préféré de plus des ¾ des jeunes rencontrés.

¹ Partie rédigée par Clémence Perronnet.

Quelques stars comme Damso, Booba, Jul, Niska ou encore PNL forment ainsi un fond musical générationnel commun à tous.

Néanmoins, ce consensus autour du rap ne doit pas masquer de subtiles distinctions intra-genre et la permanence de rapports distinctifs à la musique. Les jeunes expliquent bien que tous les raps ne se valent pas et font état de hiérarchies claires entre un rap « violent » ou « vulgaire », un rap plus proche de leurs préoccupations quotidiennes et un rap « réfléchi », voire mêlé de pop et de chanson française – ce dernier attirant surtout les jeunes des franges les plus favorisées des classes populaires et des classes moyennes. Prêter attention à ces distinctions permet de mettre en évidence la pluralité des goûts des jeunes des classes populaires, loin d'un conformisme qui suivrait docilement les prescriptions de l'industrie musicale. À la marge du rap, les ados écoutent ainsi de la pop coréenne (*k-pop*), de la chanson française, de la musique traditionnelle, de l'électro algérienne... Si les goûts musicaux sont principalement construits au sein de la socialisation entre pairs, ils sont aussi influencés par la famille et son histoire migratoire.

Enfin, l'enquête a permis de mettre en évidence les modalités de consommations et d'écoute les plus mises en œuvre par les ados des classes populaires. Ces derniers se distinguent par un usage intensif des applications musicales disponibles sur téléphone (« apps ») via lesquelles ils accèdent à leur musique en *streaming* (YouTube, Spotify, Deezer...). On note aussi l'importance de l'écoute collective entre pairs au moyen de baffles miniatures. Ici, on retrouve le rôle central des espaces urbains aménagés dans les pratiques culturelles juvéniles en QPV : les *city stades* et les zones de *street work out* sont les lieux les plus appréciés pour cette écoute partagée.

Des lectures « à soi » bien peu légitimes

Sans grande surprise, les jeunes rencontrés dans les trois QPV déclarent ne pas aimer lire et ne le faire que très rarement. La lecture demeure la pratique culturelle la plus discriminante socialement. Cependant, au-delà de ces déclarations et de ces dégoûts affichés, quelques pratiques lectorales sont bien présentes. Elles témoignent de la distinction claire entre des lectures perçues comme légitimes mais déplaisantes (les lectures scolaires) et des lectures « pour soi » peu valorisées socialement et scolairement, mais investies avec un réel plaisir par les ados.

Contrairement aux pratiques sportives et aux goûts musicaux, les goûts lectoraux sont très différenciés selon le sexe. Du côté des garçons, la lecture plaisir s'attache principalement aux *mangas*, et dans une moindre mesure à la littérature jeunesse de *fantasy* et science-fiction. Si certaines filles investissent aussi les *mangas*, ce groupe a la particularité d'avoir une modalité de lecture qui lui est propre : la consommation via la plateforme collaborative Wattpad de « chroniques » romantiques, mais aussi de *fantasy* et de science-fiction. Les usages de Wattpad semblent surtout intenses pendant les années de collège et mériteraient une investigation complète. L'enquête suggère néanmoins que l'utilisation de cette plateforme décline avec l'avancée en âge et n'aboutit pas à des pratiques lectorales stables après le lycée.

Netflix et YouTube, plateformes reines de la consommation audiovisuelle

Cette enquête a d'abord permis de documenter les effets du basculement numérique pour les jeunes des classes populaires, en montrant comme l'avènement des médias sociaux, des plateformes de vidéos à la demande, du téléchargement et du *streaming* ont chamboulé la place de la télévision dans les foyers

modestes. Comme on l'a vu, le déclin de la télévision chez les jeunes des classes populaires doit cependant être nuancé, et la multiplication des supports audiovisuels dans les foyers n'empêche pas la télévision du salon de conserver une place centrale dans les habitudes familiales et pour les plus jeunes.

Côtés contenus, les consommations adolescent-es sont donc fortement déterminées par l'offre mise en avant sur les plateformes, et certaines séries et films « à la mode » s'érigent en incontournables. Filles comme garçons affichent une préférence marquée pour l'action et l'horreur – un genre dont le succès surprenant mériterait investigation. Notre enquête confirme aussi l'ampleur du « phénomène YouTube », puisque l'intégralité des ados déclare y regarder des vidéos, pour beaucoup de façon quotidienne. Les contenus ainsi consommés sont avant tout humoristiques et musicaux, et ce pour les deux sexes. Observés dans le détail, les usages de YouTube présentent néanmoins des spécificités genrées bien visibles : là où les garçons sont de grands consommateurs de vidéos sur le gaming et de contenus pédagogique (vulgarisation, documentaires...) les filles se tournent plutôt vers les contenus relatifs à la beauté et au *lifestyle*. Le premier aperçu qu'offre cette enquête est cependant nécessairement réducteur et ne permet en rien de saisir la complexité de usages juvéniles de YouTube : il confirme surtout l'intérêt d'enquêtes plus poussées sur ces pratiques.

Appropriation des pratiques créatives numérique mais distance aux institutions artistiques légitimes

Les loisirs artistiques les plus investis par les ados des QPV sont ceux qui relèvent de la création numérique (écriture, vidéo, photographie...), des arts plastiques (dessin) et de la musique (musique assistée par ordinateur, chant, instruments...). Conformément à la tendance nationale, ces loisirs sont bien plus présents et plus variés chez les filles, dont certaines pratiquent aussi les arts textiles et les travaux manuels. Les pratiques artistiques sont aussi celles pour lesquelles on observe les plus grands écarts entre nos 3 terrains : si près d'un tiers des jeunes de Bourgoin-Jallieu jouent d'un instrument ou chante, ce n'est pas du tout le cas des ados de Villejuif.

Dans tous les cas, ces **loisirs sont pratiqués en dehors des institutions** culturelles et artistiques et les adolescent-es des QPV demeurent exclu-e-s des activités traditionnelles et légitimes dans ce domaine. Cette exclusion est à la fois matérielle et symbolique. D'une part, les ressources limitées des familles entravent rapidement l'accès aux conservatoires ou aux cours d'arts. D'autre part, les ados ne s'identifient pas aux pratiques les plus légitimes (écrire, jouer du piano, peindre...) et perçoivent massivement la pratique artistique comme difficile, chronophage, trop coûteuse et au-delà de leur capacités – les déclarations d'incompétence ne manquent pas. Cela dit toute la distance qui sépare encore les jeunes des classes populaires de ces institutions culturelles.

« Sortir » en quartier politique de la ville : virées locales et rêves d'adrénaline

Pour nos trois terrains, les entretiens ont montré que les jeunes des QPV désignent prioritairement par « sorties » le fait de se détendre entre ami-e-s en allant au centre commercial pour flâner, faire du shopping, manger dans un fast-food et plus rarement aller au cinéma. Les centres commerciaux et restaurants locaux ou accessibles en transports en communs sont donc les premiers lieux investis lors de ces virées adolescentes.

Pour cette catégorie de pratiques aussi, la distance à la culture légitime et institutionnelle se fait fortement sentir. La fréquentation des lieux de spectacle, d'exposition et de patrimoine est extrêmement rare, souvent réduite à quelques sorties scolaires peu investies : aucun ado ne manifeste un intérêt pour ces activités. À ces lieux « ennuyants », les jeunes opposent des endroits qui promettent sensations fortes et amusement intense : parcs d'attraction, *bowling*, accrobranche, *lasergame*, *escape games*... Très attractifs, ces lieux sont néanmoins rarement fréquentés.

Pour finir, on peut souligner la place particulière qu'occupent les bibliothèques et médiathèques dans ces sorties adolescentes en QPV. Sur les trois terrains, les jeunes fréquentent et apprécient ces lieux, sans pour autant prendre part obligatoirement aux activités culturelles qu'il propose (emprunts d'ouvrages, lecture sur place, usages audiovisuels...). Ils les investissent avant tout comme des lieux de sociabilité – à l'image des *city stade* et de zones de *street work out*.

Les instances de socialisation²

Dans chacune des monographies qui composent ce rapport de recherche, nous nous sommes attachés à repérer les différentes influences qui construisent les goûts, pratiques et usages culturels de jeunes issus des mêmes conditions sociales et territoriales, c'est-à-dire résidant dans trois quartiers classés en politique de la ville : Dammarie les Lys Bourgoin-Jallieu et Villejuif.

Ces monographies ont été rédigées avec un plan commun, mais de manière complètement autonome. Pourtant, une lecture successive de celles-ci laisse apparaître des similitudes importantes. Les pôles de socialisation majeurs auxquels les jeunes sont exposés sont les mêmes : la famille, les pairs, l'école et les médias. Le facteur économique apparaît aussi comme un élément déterminant, leur peu de ressources économiques conditionne ces pratiques, les empêchant d'accéder à des loisirs ou pratiques culturelles qu'ils apprécient (cinéma, concert), loisirs (patin à glace, karting, bowling, etc.) ou sportives, notamment en club, et freine leur mobilité en général.

L'imprégnation des goûts familiaux

Le poids du père, et plus encore de la mère, pèse sur les goûts culturels des jeunes de manière décisive. D'abord en raison du vif attachement à leurs parents réitéré sur les trois territoires. Ce fort attachement est accompagné d'un sentiment de solidarité à toute épreuve et à la difficulté de formuler des jugements sur la vie des parents et encore plus sur leurs goûts. Cette solidarité se lit aussi dans l'aide que les jeunes apportent à leur parent sur le plan de la vie quotidienne – ménage, courses, surveillance des frères et sœurs, aide au traitement des papiers administratifs, quand de nombreux parents ne savent ni lire ni écrire en français. Cette forte influence socialisatrice semble éteindre, dans la majorité des cas, toute remise en question des parents par les jeunes.

Les influences culturelles des parents se lisent de différentes manières. Le fait que la plupart des jeunes ont du mal, dans un premier temps, à décrire les goûts musicaux, télévisuels et les loisirs parentaux montre aussi qu'ils perçoivent leurs parents comme avant tout occupés par un travail pénible, la bonne marche de la maison et l'éducation des enfants pour ce qui est des mères, donc loin de tous plaisirs et loisirs. Au cours

² Partie rédigée par Chantal Dahan.

des entretiens, la relance des questions amène des réponses plus précises. Mais leur incapacité à identifier spontanément le « bain culturel » dans lequel évoluent leurs parents semble aussi cristalliser leur propre difficulté à considérer l'existence de celui-ci, qui s'impose ainsi à eux, comme étant « naturel ».

Pourtant, l'importance de cette influence est loin d'être négligeable. On voit bien comment les jeunes répètent les mêmes goûts et dégoûts. En ce qui concerne les dégoûts, comme leurs parents, les jeunes sont très éloignés de la culture légitime : la lecture, le théâtre, les musées – et, dans une moindre mesure, les visites de monuments qui semblent y échapper en partie.

En ce qui concerne la transmission de la lecture, les résultats sont mitigés. Si les parents, en l'occurrence plutôt les mères, nous disent les enquêtés, aiment lire, les enfants pourront se tourner vers la lecture que ce soit sur la demande expresse de leur mère ou au gré des socialisations amicales.

La passion du sport, plus souvent collectif, pour les garçons mais aussi pour les filles, constitue une activité valorisée par les parents. Le sport occupe donc une grande place dans la vie des jeunes, même s'ils le pratiquent en partie hors des clubs. Si, à plusieurs reprises le coût du club est évoqué comme un empêchement, on peut faire l'hypothèse qu'il y a aussi un plaisir des adolescents à échapper à toute institution et à rester dans des pratiques informelles. **On remarquera aussi que le football ou la boxe n'est plus l'apanage des garçons : les filles s'y sont mises également.**

Les goûts musicaux des parents sont des marqueurs identitaires et évoquent les racines familiales. Quand les parents sont étrangers ou d'origine étrangère, ils maintiennent les liens avec la culture d'origine notamment en écoutant de la musique « du pays ». Les jeunes connaissent bien « cette musique », en écoutent avec eux, même s'ils n'y adhèrent pas systématiquement. Ces musiques sont un facteur d'enrichissement subjectif pour les jeunes ; elles facilitent et préparent leur goût pour les musiques hybrides qui s'en inspirent (à l'image du rap italien, du raï, Bollywood, Nollywood) comme un héritage cosmopolite retravaillé.

Quand les parents sont nés en France, c'est la « musique de vieux » qu'ils affectionnent. C'est-à-dire essentiellement du rock, du métal ou de la variété française... que les jeunes aiment bien aussi partager avec eux, sans nécessairement les considérer comme les meilleurs titres de leur répertoire.

On peut lire, dans les réponses des enquêtés, le rôle majeur de la mère dans la transmission des goûts. Sa présence plus importante dans l'espace domestique entraîne une grande proximité avec les jeunes, ainsi que des échanges quotidiens. Mais cette transmission est aussi ascendante : la plupart des jeunes initient leur mère à leurs propres goûts, en majorité du rap, que celle-ci adopte éventuellement à condition « qu'il soit doux et évite les gros mots » !

La proximité avec le père est moins présente dans les discours. Du fait sans doute des horaires décalés et de la pénibilité de leur travail, qui réduisent leur disponibilité, la relation apparaît moins directe - mais pas moins intense. Des récits de promenade en commun, de partage de films, d'évènement sportif ou de restaurant ne sont pas rares. On observe que la transmission du père s'exerce sur ses filles et garçons. Une étude plus fine établirait si c'est d'une manière différenciée ou pas, mais à première lecture il semble que oui, même si on peut trouver des pères qui initient leur fille à la moto ou aux westerns. **Les filles sont plus étroitement surveillées ; elles appartiennent à l'espace de la vie domestique et les garçons à l'espace du quartier et même au-delà.** On remarque que plus les pères ont une profession pénible et

moins rémunérée, moins ils ont la disponibilité matérielle et mentale de lier des relations de proximité avec leurs enfants.

Malgré internet et les plateformes de vidéo à la demande, la télévision reste au cœur des activités culturelles dans les familles populaires. Regarder la télévision ensemble est le moment familial et culturel important. Ce sont dans ces moments que s'échangent des opinions et des discussions autour du choix du programme, effectué en général par les parents (plus souvent le père si les deux parents sont présents) et/ou par l'aîné des enfants. À l'adolescence, les jeunes regardent essentiellement la télévision en famille, ou avec les sœurs ou les frères, très rarement seuls. Les programmes relèvent de registres contrastés : films, séries, divertissements, télé réalité et peuvent aussi provenir des chaînes étrangères (via la TNT) liées au pays d'origine des parents. Ce sont autant d'occasions qui montrent une ritualisation des moments télé pour la famille, qui se réunit autour et qui témoigne d'une socialisation diffuse, d'une socialisation par imprégnation entraînant l'acquisition du goût, notamment pour des divertissements tels que *Koh Lanta*, *les Anges* ou *Touche pas à mon post*, les émissions de grande écoute en général.

Il nous a semblé intéressant de nous pencher aussi sur les interdits ou les valeurs portés par les parents, en effet ceux-ci déterminent aussi culturellement la perception du monde des jeunes. Ces derniers mentionnent des interdits ayant trait en grande partie à leurs fréquentations, mais moins les conseils ou devoirs ayant trait à l'école ou à l'obligation de bien travailler pour accéder à un meilleur statut. Que ce soit à Dammarie Les Lys ou à Bourgoin-Jallieu, la surveillance de la vie scolaire par les parents est rarement évoquée par les jeunes. Ce point semble pourtant entrer en contradiction avec les connaissances de ce milieu (Siblot *et al.*, 2015) où les parents sont réputés porter plus d'attention à la vie scolaire. Peut-être que, pour les jeunes, l'inquiétude des parents qui se focalisent beaucoup sur les mauvaises fréquentations et la possibilité d'une déviance dans la délinquance « écrase » d'une certaine manière les préventions scolaires. La cigarette, l'alcool et la drogue constituent par ailleurs des interdits explicites majeurs.

Le contrôle des parents ne porte pas sur les loisirs ou les activités culturelles de leurs enfants. Ils leur laissent une relative autonomie dans les sorties – quoique moins pour les filles que pour les garçons, surtout la nuit –, ils surveillent avec qui ils sont et quand ils rentrent, notamment avec l'appui des nouvelles technologies (surveillance grâce au texto). Tant que ces goûts culturels ne signifient pas un changement fort de mode de vie, de groupe de pairs, de normes ou autres, les parents n'interviennent pas.

L'initiation aux goûts par la fratrie

L'importance de la fratrie dans la construction des goûts ou la découverte de nouvelles ressources culturelles est également soulignée dans les trois monographies. Se détache le rôle essentiel de l'aîné : le grand frère ou la grande sœur, qui a notamment pour rôle de veiller sur la fratrie parfois de s'en occuper et qui initie aussi à de nouveaux goûts. Dans les familles comprenant plusieurs enfants, la place spécifique que chacun occupe dans la fratrie est intéressante à étudier quant à ce qu'elle définit des modes différents de découverte des goûts et pratiques culturels. Les plus jeunes bénéficient des pratiques des plus grands qu'ils observent longuement, mais on peut aussi noter, à l'inverse, le rôle des plus jeunes qui initient les plus grands à de nouvelles ressources (morceaux de musique, nouveau jeu vidéo ou nouvelle série).

Les pairs et la diffusion de normes

À la question de savoir si les jeunes s'entourent d'amis qui ont les mêmes goûts, on peut répondre cela dépend de l'âge : **si pendant les années collèges « qui se ressemble s'assemble », c'est bien moins vrai par la suite.** En effet, les enquêtes menées sur les trois territoires mettent en évidence qu'avec l'avancée en âge au cours de l'adolescence, les jeunes acceptent plus volontiers d'avoir et d'assumer leurs propres goûts culturels et même de reconnaître ceux des autres parfois divergents. Ces temps de découverte ne signifieront pas pour autant mécaniquement une adhésion au goût des autres.

Au collège – qui se trouve souvent dans leur quartier –, des goûts dominants viennent cimenter la bande de copines ou de copains. Il y a les émissions qu'il faut avoir vues, les musiques qu'il faut écouter, les jeux vidéo qu'il faut avoir au moins testés... « Ainsi, les sociabilités encadrent directement la réception des œuvres et produits culturels, dans le sens où peu de consommations se font sans être évoquées par la suite avec le groupe de pairs, au sein duquel les points de vue sur les artistes, paroles, personnages vont être échangés. », comme le constate Emmanuelle Guittet dans l'étude sur Villejuif.

Dans les récits des adolescents, l'écoute de la musique constitue, de loin, la pratique la plus courante et la plus intense. Les jeunes vivent dans une forte sociabilité locale, où ils échangent beaucoup à travers ce support et ses contenus. La musique est souvent diffusée dans le quartier, en extérieur, au milieu des groupes de pairs, via une enceinte sans fil. À chaque moment correspond un type de musique, son « ambiance », selon que l'on se trouve en groupe, en petit groupe, en amoureux ou encore tout seul. Sur les trois territoires, la musique la plus écoutée est le rap, bien que le rap regroupe en réalité une forte diversité de styles. Les filles écoutent plus facilement du RnB que les garçons. Les adolescent·e·s écoutent les artistes mis en avant par l'industrie musicale, plutôt français qu'américains, mais pas seulement. Ils écoutent des musiciens moins connus dont les musiques se passent entre pairs et aussi des artistes locaux, beaucoup moins connus. S'ils écoutent du rap, du RnB français c'est que ces musiques racontent leur histoire – « parce que cela raconte notre vie dans les quartiers, la misère, le racisme, les relations amoureuses » – sans oublier les relations difficiles avec la police. Cette attention aux récits de leur vie, celle qu'ils vivent, on la retrouve aussi dans l'intérêt qu'ils portent aux films « sur les cités » et aussi dans l'intérêt que majoritairement les filles portent aux chroniques publiées sur Wattpad, écrites par des amateurs, mais qui relatent « les choses vraies d'ici ». L'ensemble de ces récits constitue un récit collectif dans lequel les jeunes trouvent du plaisir et des représentations dans lesquelles ils peuvent se reconnaître.

Cette recherche a été menée dans des quartiers populaires, où les collèges que les jeunes fréquentent sont généralement situés dans ou près d'un quartier classé en politique de la ville, où les milieux sociaux sont très homogènes. On y observe aussi une homogénéité culturelle : chacun doit afficher son intérêt pour des goûts musicaux communs à toute la génération (Pasquier, 2005). Il n'en va pas de même au lycée puisque **les effets des orientations viennent redéfinir, dans une certaine mesure, les territoires et viennent perturber l'homogénéité sociale.** Pour ceux qui sont scolarisés en série générale, les jeunes qui fréquentent le lycée sont d'origine sociale plus hétérogènes, les jeunes issus de quartiers plus enclavés sont ainsi initiés par les jeunes des lycées à des univers culturels et lectures souvent inédits.

Ces trois enquêtes menées dans des quartiers populaires montrent que les goûts juvéniles ne semblent pas découler strictement des territoires où les jeunes vivent ni être strictement liés à leur origine sociale : ils rejoignent celles des générations d'adolescents auxquelles ils appartiennent. C'est donc la passion

des mangas, de la K-pop, des jeux vidéo, des films d'action ou d'horreur qui les anime et toujours du rap, genre musical écouté par une majorité de jeunes, même si une étude plus fine permettrait sans doute de distinguer la réception des différents raps selon l'origine sociale.

L'école, le lieu de résistance et des découvertes

Les années lycée peuvent constituer le lieu de découvertes de nouvelles ressources culturelles et sont donc un facteur de diversification des goûts des jeunes des quartiers populaires. Pour autant, il ne s'agit pas là obligatoirement d'une conséquence de l'enseignement ni de ses prescriptions !

Les jeunes expriment un rejet unanime de l'école au moins dans deux territoires sur les trois étudiés. Cette unanimité interroge. Est-ce un effet de l'âge des enquêtés pour lesquels il est de bon ton d'exprimer un rejet de l'école ? Car, encore une fois, les recherches tendent à prouver que les classes populaires ont été « gagnées » par la bonne volonté scolaire (Siblot *et al.*, 2015).

Si, par ailleurs, les difficultés scolaires de certains ou les problèmes d'intégration dans l'institution peuvent expliquer ce rejet, on le retrouve aussi chez les « bons » élèves. Le travail scolaire est présenté comme une corvée. Ce qui semble rejeté, c'est le travail scolaire qui apparaît trop abstrait, portant sur des domaines trop loin des préoccupations des élèves, « de la réalité ». Marlène Bouvet qui a enquêté à Bourgoin-Jallieu note ainsi que « [...] des années de socialisation scolaire ne semblent pas suffire à gommer un rapport d'extériorité tangible à l'institution scolaire. Tout se passe comme si certains jeunes faisaient toujours l'expérience d'une logique d'action abstraite, d'un environnement cognitif et moral angoissant et exotique lorsqu'ils se livrent au travail scolaire. Ces paroles sont d'autant plus frappantes que, par ailleurs, elles proviennent d'adolescents assez réceptifs aux contenus scolaires, et qui ont intégré le lycée.

Ne peut-on pas interpréter cette homogénéité de ressentis négatifs comme la marque d'une résistance à un modèle culturel légitime en tension avec le modèle familial et ainsi la marque d'une fidélité à la culture d'origine. D'autant plus qu'une grande partie de ces jeunes sont nés à l'étranger ou sont de la seconde génération de l'immigration. Ne voyons-nous pas là tout simplement les effets de la massification scolaire qui ne se déroule pas sans contradictions, tensions, rejets... ?

Le motif du goût ou du dégoût d'une matière apparaît directement lié à la figure du professeur. Si celui-ci est « bon », voire charismatique, la matière qu'il enseigne devient très intéressante, voire passionnante, et déclenche par exemple la passion de la littérature. S'il est mauvais (ce qui semble, malheureusement, correspondre au jugement des adolescents dans un certain nombre de cas), son enseignement justifie l'absence d'intérêt et d'investissement de l'élève. Donc, « tout dépend du prof », et non de l'élève ; en outre, la conception selon laquelle la réussite aura lieu « coûte que coûte », telle qu'on la trouve dans les classes supérieures, semble étrangère à ces adolescent·e·s. Surtout si on les compare aux jeunes des classes sup qui sont à l'aise avec la culture scolaire et les profs, qui sont déjà socialisés à de nombreux pans de la culture légitime, à des personnalités culturelles statutaires (assister au concert d'un artiste, avoir un prof de musique particulier, etc.) qui sont donc moins impressionnés par les profs, moins charismatiques pour eux.

Nous insistons sur ce point car il semble bien que la transmission des goûts et pratiques culturelles pour les jeunes des milieux populaires dépende directement des liens forts tissés avec l'initiateur ou l'initiatrice (parents, fratrie, cousins, amis...)

Nous avons voulu savoir qu'elles étaient les matières préférées des jeunes et nous nous sommes aperçus qu'une matière, l'histoire, revenait souvent sans faire référence au professeur. Ce goût témoigne de l'importance de bien connaître l'histoire des hommes dans le temps et ainsi de mieux comprendre et interroger le présent. Une telle conception de la discipline est donc intériorisée en amont, à l'intérieur du cadre familial, ce qui peut fonctionner comme une forme de capital culturel facilitant – malgré les écarts de perspective « historiographiques » sur les faits – dans l'adhésion aux cours correspondants. La découverte et le désir d'intégrer un récit collectif et légitime qui raconte le monde n'est sans doute pas neutre pour ces élèves ; ce dernier s'éloigne ainsi des récits morcelés ou subjectifs et des fois confus qu'ils entendent par ailleurs. C'est une manière aussi, sans doute, de « refaire » communauté tous ensemble quelle que soit leur origine. Peut-être aussi que pour certains, cela vient combler le peu de connaissances sur l'histoire familiale, souvent tue car « difficile », traumatique, voire violente... (migration, conditions de vie très difficiles, humiliantes, voire drames familiaux).

Si l'on peut observer un élargissement des horizons culturels, grâce notamment aux relations amicales qui se nouent au lycée, les pratiques légitimes mises en avant par l'école ne trouvent pas toujours d'écho chez ces jeunes. La lecture obligatoire de livres, si elle donne lieu à de timides et pénibles tentatives d'appropriation, peut aussi donner lieu à des évitements nombreux, dont le plus classique consiste à lire le résumé sur internet. Le théâtre et les musées qu'ils découvrent à l'école demeurent des pratiques non familières. Il n'y a que les bibliothèques qui échappent à cette frilosité, d'abord parce qu'elles offrent la possibilité de lire des mangas que les jeunes n'ont pas les moyens de s'acheter, ensuite parce que nombre d'entre eux trouvent dans ces lieux la possibilité d'utiliser un ordinateur et de faire leurs devoirs. Ils disposent ainsi d'un lieu chaud et confortable, loin des parents et y donnent leur rendez-vous. Lorsqu'une relation privilégiée s'établit avec des bibliothécaires, une carrière de lecteur peut même naître, comme pour les filles de Dammarie-les-Lys qui ont créé un groupe de lecture.

Ces pratiques dites « légitimes » sont pourtant parfois appréciées par certains jeunes. Dans ce cas se pose immédiatement pour eux la question de goûts difficiles à partager avec les copains – et dès lors abandonnés. Les jeunes qui apprécient le théâtre ou aller au musée se demandent immédiatement : « Mais qui va vouloir y aller avec moi ? » Une pratique culturelle doit nécessairement être partagée par le groupe pour se développer. En effet, être ensemble et partager constituent le ressort de toutes les pratiques. C'est dans l'intense sociabilité que se découvrent, circulent les connaissances, les informations et les biens culturels.

Des médias omniprésents

À l'influence des parents, des amis et à celle relative de l'école, il faut ajouter bien sûr la présence continue des médias, d'internet, de YouTube, des réseaux sociaux, etc. Les jeunes sont « connectés » en permanence avec leur smartphone. « Dominique Pasquier estime que les jeunes disposent d'une "culture proluxe" regroupant entre autres de la musique, des jeux vidéo, des émissions, des magazines, des salons de discussion sur Internet, le tout excluant les parents qui ont perdu le contrôle au profit de l'univers marchand et excluant aussi la culture scolaire qui semble déconnectée de l'univers social commun des adolescents. » (Martet, 2010.) C'est donc en ayant accès à cette « culture proluxe » que les jeunes des quartiers populaires se construisent des connaissances sur un mode autodidacte, sans que ce savoir ne soit « reconnu » ni « établi » institutionnellement.

Conclusion

Cette étude qualitative avait pour ambition d'apporter une connaissance plus fine des goûts, pratiques et usages culturels des jeunes en milieu populaire. Nous voulions mettre en lumière ces multiples activités illustrant à quel point « même dominée, une culture fonctionne encore comme une culture » (Grignon, Passeron, 2015). Les intenses sociabilités auxquelles cette culture donne lieu dans leur environnement, permettant de souder le groupe social en témoignent.

Nous voulions aussi nous éloigner d'une approche légitimiste de la culture, qui laisse dans l'ombre les pratiques populaires qualifiées par leur manque par rapport à la culture légitime. Il était ainsi question de rendre visibles les rapports que les jeunes issus des classes populaires entretiennent à la culture au sens large.

Pratiques populaires ou générationnelles ou même parfois légitimes, les adolescents enquêtés ont une grande appétence envers la/les musiques, la connaissance des mondes artistiques qu'ils préfèrent, les films, les séries, les jeux vidéo. L'importance de ces pratiques sur la socialisation des jeunes n'est pas spécifique aux milieux populaires, en effet les adolescents en général sont ceux qui pratiquent le plus (Donnat, 2011). L'univers artistique et culturel constitue un espace de socialisation et de construction des identités pour les jeunes, qui crée des affinités. Les adolescents trouvent dans les biens culturels de quoi affirmer leur goût, leur identité et leur place dans la communauté de pairs (Dahan, 2013).

En ce qui concerne les jeunes issus des milieux populaires que nous avons enquêtés, on a vu que le poids de l'origine sociale et des capitaux culturels des parents reste important dans l'adhésion des adolescents aux différentes pratiques culturelles ou à celles prescrites par les institutions légitimes. La fidélité aux cultures d'origine est sans doute un facteur important de résistance à l'école. Nous avons vu combien la transmission des pratiques culturelles, légitimes ou pas, se fait uniquement par l'intermédiaire de « liens forts » : les parents, les pairs, mais aussi les enseignants sont des prescripteurs culturels à condition qu'un lien affectif, voire charismatique, les relie à eux. La transmission de la culture familiale, la transmission des ressources culturelles par les pairs mais aussi la transmission à l'école, en ce qui concerne les pratiques légitimes, ne s'exerce que si le « prof est bon ». On peut émettre l'hypothèse que dans les classes populaires, les liens sociaux se fondent sur une plus grande proximité des pratiques et des goûts. Cette situation permet plus difficilement qu'à d'autres niveaux de l'échelle sociale le développement des nouveaux centres d'intérêt et donc une éventuelle diversification des pratiques de loisirs des jeunes (Legon, 2011). Sauf qu'au hasard de l'imprégnation avec les cultures traditionnelles de familles multiculturelles, des rencontres avec des amis qui n'ont pas tous les mêmes goûts, des médias qui permettent de construire des connaissances expertes de différents domaines culturels, mais aussi d'enseignants qui arrivent à les initier à d'autres savoirs, des liens se nouent avec une partie des jeunes qui s'ouvrent alors à des pratiques plus hétérogènes.

Cette étude a ainsi permis de mettre en avant la diversité de pratiques des jeunes issus de milieux populaires et de tempérer une vision par trop « univore » de leurs pratiques. Elle a permis aussi de revenir sur l'opposition classique entre le savant et le populaire en mettant en lumière combien des pratiques populaires peuvent être savantes. Le fait d'avoir des parents d'origines différentes influence et diversifie le répertoire des genres musicaux écoutés, des séries regardées et des langues parlées. Les jeunes prennent ainsi connaissance et cultivent un savoir sur des musiques traditionnelles qui existent de

l'Europe à l'Afrique du nord ou de l'ouest, à l'Asie, des États-Unis à l'Amérique du Sud, grâce notamment au rap qui s'inscrit dans des traditions populaires revisitées (chaque pays ayant un rap qui lui est propre).

Il y a aussi les savoirs construits hors des canaux des institutions légitimes comme l'école, souvent grâce aux médias qui fournissent des multiples ressources permettant de construire un avis expert nourri par la passion d'un goût. Nous prendrons l'exemple des mangas affectionnés par les jeunes des milieux populaires, qui déclenchent un désir de savoir et de comprendre pouvant aller jusqu'à se familiariser avec le japonais pour comprendre les animés pas encore sous-titrés. Il est d'ailleurs intéressant de constater qu'on peut trouver ces manganophiles parmi les jeunes issus de toutes les classes sociales.

Nous serions donc plutôt d'accord pour dire que « l'omnivorisme cosmopolite » (Peterson, 2004) tend à devenir la règle dans toutes les pratiques générationnelles où l'on constate le recul de la culture consacrée (Donnat, 2002 ; Pasquier, 2005) et la montée en puissance d'une culture plus hétéroclite.

GOÛTS, PRATIQUES ET USAGES CULTURELS DES JEUNES EN MILIEU POPULAIRE

Ce rapport de recherche vise à décrire, de manière résolument qualitative, les pratiques culturelles de jeunes de milieux populaires résidant dans les quartiers populaires de villes moyennes, aux abords de Paris et de Lyon – de la proche banlieue aux limites de l'agglomération. Dans les catégories analytiques et méthodologiques qu'elle convoque, elle emprunte à une riche tradition de recherche en sociologie de la culture, qu'il s'agisse des modes de réception de genres littéraires et cinématographiques ou de l'effet d'un capital culturel dans les usages et appropriations des loisirs, des années 1970) aux années 2010 et 2020, des travaux sur les pratiques de lecture des étudiant.e.s en école préparatoire littéraire, ou encore sur la réception des littératures de l'imaginaire (science-fiction et fantasy) parmi les jeunes adultes âgés de 20 à 30 ans.

Il s'est donc agi de construire, à travers les monographies de trois quartiers de la politique de la ville (situés à Bourgoin-Jallieu, Villejuif et Dammarie-les-Lys), qui sont autant de « tableaux » des jeunesses populaires, une vue générale et non exhaustive des pratiques culturelles d'adolescent.e.s partageant des conditions sociales et territoriales proches, en privilégiant des comparaisons internes à ce groupe social. Pour documenter les pratiques de ces adolescent.e.s aussi précisément que possible, l'étude questionne le périmètre actuel d'une définition sociologique de la « culture » : saisir le rapport de ces jeunes aux institutions culturelles et scolaires ainsi qu'aux pratiques dites « légitimes » est nécessaire, mais finalement pas suffisant pour cartographier fidèlement la galaxie de leurs pratiques. Elle tente donc d'appréhender ces pratiques indépendamment des objectifs de démocratisation qui sous-tendent les politiques culturelles, sans se contenter d'une énumération déceptive de ce qu'elles ne sont pas.

Cette recherche, enfin, aborde la culture populaire comme une culture à part entière et qui, comme toute culture, sert à poser des normes et des valeurs qui soudent le groupe social. Les chercheuses et chercheurs ont étudié comment se comportaient les différents agents de la socialisation que sont la famille, les pairs, les médias et l'école dans l'appropriation par les jeunes de normes et de valeurs.

L'enquête présente les univers culturels dans lesquels baignent les jeunes interrogés dans le domaine du sport, des médias audiovisuels, de la musique, de la lecture, des pratiques artistiques et créatives et des sorties culturelles. Elle a ainsi permis de mettre en avant la diversité de pratiques des jeunes issus de milieux populaires et de tempérer une vision par trop « univoque » de leurs pratiques. Elle revient aussi sur l'opposition classique entre le savant et le populaire en mettant en lumière combien des pratiques populaires peuvent être savantes.

Reprographie : atelier d'impression et de tirage de la direction des finances, des achats et des services (DFAS)

du secrétariat général des ministères sociaux (SGMAS)